

Citation: Anonym [Jean Rousset de Missy / Nicolas de Guedeville] (Ed.): "N°. XXIX.", in: *Le Censeur ou Caractères des Mœurs de la Haye*, Vol.1\029 (1715 [1714]), pp. 225-232, edited in: Ertler, Klaus-Dieter / Hobisch, Elisabeth (Ed.): *The "Spectators" in the international context*. Digital Edition, Graz 2011-2019, hdl.handle.net/11471/513.20.4015

N°. XXIX.

Le Lundi 24. de Septembre 1714.

AYant déjà fait mès réflexions sur la Médisance qui régné si communément aujourd'hui, j'aurois volontiers supprimé la Lettre suivante, mais j'y ai trouvé quelque chose de si singulier & de si naturel que j'ai cru qu'on ne la liroit pas sans quelque agrément.

« Vous n'avez pas encore épuisé Monsieur, la matière *des Sociétez* ; si vous aviez bien feuilleté le Spectateur Anglois, vous en auriez trouvé un bien plus grand nombre sous le nom assez juste de *Coterie*. C'est d'une de ces *Coteries* dont je veux vous donner le plan, qui n'a rien de semblable, ni dans l'Anglois ni dans vos Discours précédens. La *Coterie* dont il est question n'est composée que de Dames & Demoiselles du moïen âge. Leur Assemblée se tient assez régulièrement tous les jours environ les trois heures après midi. La Table autour de laquelle elles s'assoient est ovale, & au haut bout est la très-illustre Présidente. On ne tient aucune Séance qu'en bâvant, & on parle peu avant que tous les Membres soient assemblez. La très-illustre Présidente ni s'y rend jamais que la dernière. Dès qu'elle est assise une des plus jeunes initiées distribuë une Liqueur qui a la couleur du meilleur Brandevin d'Orleans. Mais qui n'a rien de si furieux, aussi le tems qu'on passe à vuidier les tasses est assez tranquille : mais à peine produit-on sur l'Autel un gâteau d'un pied de Diamètre, qu'une sainte fureur anime toutes les Assistantes. On commence à se parler à l'oreille, & on entend dans la Sale un bourdonnement qui inspire je ne sais quelle vénération. La très-illustre Présidente faisant l'office de Prêtresse s'arme d'un sacré Couteau, & faisant autant de portions du Gâteau qu'elle a comté d'Assistantes, elle ne les distribuë qu'après s'être informée de chacune d'elles, ce qu'elle a à proposer à l'Assemblée. Slangtong Députée à l'inspection des affaires générales & particulières de l'Ost de la Ville, & Souïdoïenne de la Coterie, porte ordinairement la parole la première. Ses rapports roulent d'ordinaire sur les intrigues amoureuses qui se passent dans les Sociétez de Jeu, qui sont fréquentes dans son Département, elle y fait aussi rapport de ce qui se passe à l'Opéra ; mais comme elle ne sait les faits de ce quartier que par ses Espions, la médisance y a rarement part, car pour rendre ses Histoires plus vrai-semblables, elle a recours à la calomnie la plus artificieuse. La jeune Rimante Députée aux affaires domestiques des Personnes du premier rang a la seconde place. C'est par elle qu'on sait les jalousies, les infidélitez, &c. C'est par son canal qu'on apprend que Tumar ne roule carosse, n'a sa table mieux servie qu'un Prince, qu'aux dépens des Marchands qu'il bastonne, quand ils osent venir lui demander des sommes qu'il pouroit leur païer des revenus de trois pupilles, dont il fait passer l'une pour folle, pendant qu'il en laisse une autre chez son jardinier à sa Maison de campagne, & qu'il tient le troisième dans le méprisable poste de Cadet éternel. M^{lle} l'Intrigue a le Département de toutes les familles de la Nation, qui passent pour n'être pas des plus aisées ; c'est celle qui va s'informer soigneusement de ce qu'on sert sur les tables, de quelle manière on s'habille, quelles personnes on frequente, quelles dépenses on fait. Chaque quartier de la Ville a outre cela son Inspectrice & chacune tient des mémoires exacts de tout ce qu'elle découvre pour en faire un rapport fidèle à l'Assemblée. C'est sur ces rapports que roulent toutes les délibérations, mais on ne prend jamais de résolutions, & jamais la Présidente ne va aux voix, car en devorant chacune son morceau de Gâteau, on envenime à qui mieux mieux <sic> le rapport qui est sur le tapis, desorte que toutes les résolutions seroient touïjours, *nemine contradicente*, pour la réflexion la plus maligne & la plus envenimée qui auroit été faite. Qu'il me soit permis de faire une petite comparaison pour vous donner en peu de mots une idée juste de cette *Coterie*. Mademoiselle la très-illustre Présidente est comme le Pape, les Assistantes tiennent la place des *Généraux des Ordres Religieux*. Le St. Père par le moïen de ces *Généraux d'Ordres* est informé de tout ce qui se passe dans tout le Monde Chrétien, dans les Cours des Princes, dans les consciences même des petits. M^{lle} la très-illustre

Présidente se sert pour la même fin de toutes ses Assistantes ; je ne m'étens pas davantage sur la comparaison pour vous laisser le plaisir d'en faire toute l'application. Reste à vous promettre quelque Relation de quelqu'une de ces Assemblées où l'insolente Médisance souffle un air empoisonné & mortel. »

Van Munikhuysen.

Un bel Esprit réfléchissant sur le venin de la médisance, & sur le nombre des medisans par rapport à celui des calomniateurs, disoit qu'il aimeroit mieux une recette contre la morsure des Pucés & des Cousins que contre celle des Lions & de Tigres, parce qu'on trouve plus de ceux là que de ceux-ci. Voici cette recette que je tiens de la bouche même d'une fameuse Medisante, peut-être de la Coterie dont on vient de nous entretenir. Elle parloit de moi en ma présence & sans me connoître en termes assez durs. Pourquoi parlez-vous de moi ? lui dis-je avec impatience, C'est parceque <sic> vous en souciez, me repondit-elle. En effet, on ne dit du mal de nous que pour nous facher, ne nous fachons pas nous nous vengeons innocemment de la Médisance, le mepris des injures leur ôte leur force & le plaisir à ceux qui les font ; si nous y sommes trop sensibles il dépend du plus miserable ennemi, du plus lâche envieux de troubler le repos de notre vie ; j'ajoute enfin qu'il n'y a que des gens trop oisifs capables de troubler ainsi le repos des autres, ainsi on peut croire que les Assistantes de la *Coterie des Médisantes* sont de ces saintes Fénéantes qui sous le masque du Bigotisme passent leur vie à rien faire que du mal.

Je viens de dire que le Mépris des injures leur ôte leur force, & le plaisir à ceux qui les font ; on peut, ce me semble, appliquer la même pensée aux Flateurs outrez. Que ceux qu'ils encensent témoignent un juste mépris pour leurs louanges mal digérées, c'est le seul moïen d'opposer une digue au cours impétueux de leurs impertinences. C'est tout ce que j'ai à ajoûter à la Lettre suivante.

MONSIEUR OU MADEMOISELLE,
(*Car on vous fait à présent de genre douteux*)

« On dit ordinairement que *nous naissons Poètes & que nous devenons Orateurs*. Pour moi, il me semble que c'est l'ocasion & l'indigence qui fait les Poètes, ajoûtons-y encore un certain penchant à la flaterie. Mais je me trompe, ce n'est pas des Poètes dont je veux parler, c'est des *Versificateurs*. Comme ils ne versifient que pour donner un voile à leurs fausses louanges, il ne faut pas être surpris si on y trouve par tout tant de fausses pensées, ou de flateries qui n'ont aucun sens. *Un Roi de Suède se servoit un jour d'un assez plaisant stratagème pour faire taire un monde de ces Versificateurs, qui l'obsédoient & lui disoient avec des louanges entrées que tout, jusqu'aux Elémens lui obéissoient. Il se fit porter dans une Chaise sur le Rivage de la Mer, lorsqu'elle montoit, & pour se moquer de ces flateurs, il disoit à cet Elément je te défends de mouiller ma Robe, retire-toi, respecte la Majesté Roïale, mais il fut obligé enfin de se retirer lui-même, pour n'être pas mouillé.* Si cette sène c'étoit passée à la Cour d'Alexandre, d'Auguste, ou de quelqu'autre Prince fameux & dont l'Histoire fut plus connue que celle du Prince qui en fut l'Auteur, je ne doute pas qu'elle n'eut épargné aux yeux & aux Oreilles du Grand & Modeste Prince qui fait aujourd'hui notre admiration, tant de Vers sans sens, & on n'auroit pas été lui dire d'un ton aussi faux que ridicule.

*L'Air plus doux, l'eau plus pure, & la terre plus belle,
Prendront sous votre Règne une face nouvelle,
Le Soleil n'aura plus que des feux bien faisans,
Les Mers sous vos Vaisseaux seront sans ouragans.*

* * *

Les perles germeront où rouloit le gravier.

* * *

*Laissant dans leurs hameaux chommer les Laboureurs
Cérés d'épices dorez chargera la Campagne.*

Quand on voit de pareilles absurditez, ne dit-on pas volontiers avec un des plus grands Poètes de nos jours.

*Non, désormais la Poésie
N'est pour moi qu'une Phrénésie,
Qu'un don méprisable à mes yeux
Je ne veux point d'un avantage
Qu'avec le Vertueux partage
Le flatteur & le furieux.*

Donnez, je vous prie, des règles à ces sortes de Versificateurs, & s'ils veulent absolument parler le langage du Parnasse, qu'ils apprennent qu'ils doivent aussi parler raison. Je suis »

L. C. D. B.

A la Haye,
Chez Henri Scheurleer.
Et à Amsterdam chez Jean Wolters.